

XXV. Ici nous allons assister à une de ces révolutions dont il nous faut étudier dès le principe le cours naturel et l'ordre des vicissitudes. Car l'objet par excellence de la sagesse politique, dont nous essayons de tracer les règles dans cette discussion, est de savoir par quelles routes directes ou détournées s'avancent les corps politiques, afin de pouvoir, en prévoyant leurs errements funestes, conjurer ou combattre leurs périls. Et
5 d'abord le roi dont je parle¹, souillé du meurtre d'un excellent prince², avait l'esprit à demi perdu ; tremblant lui-même à l'idée qu'il devait expier son crime par quelque châtiment terrible, il voulait que tout le monde tremblât sous lui. Exalté par ses victoires et ses grandes richesses, il se laissait aller aux derniers degrés de l'insolence, impuissant à régler ses mœurs et à contenir les passions des siens. Aussi arriva-t-il que son fils aîné ayant fait violence à Lucrece, fille de Tricipitinus, épouse de Collatin, et cette femme noble et chaste s'étant
10 donné la mort en réparation de cet outrage, un homme plein de vertu et de génie, L. Brutus, brisa le joug odieux qui opprimait ses concitoyens : homme privé, il prit en main la cause de toute la nation, et montra le premier parmi nous que, lorsqu'il faut sauver la liberté de la patrie, tout citoyen devient homme public. A sa voix, Rome entière se soulève ; la vue du père de Lucrece et de tous ses proches plongés dans le deuil, le souvenir de l'arrogance de Tarquin et de mille injures faites au peuple par le tyran et par ses fils, indignent les
15 esprits, et l'exil est prononcé contre le roi, contre ses fils, et toute la famille des Tarquins.

XXVI. Voyez-vous donc comment le roi fit place au despote, et comment, par la perversité d'un seul, une des meilleures formes de gouvernement devint la plus odieuse de toutes ? Tel est bien le caractère du despote, que les Grecs nomment tyran ; car ils n'accordent le titre de roi qu'à celui qui veille aux intérêts du peuple comme un père, et qui s'emploie sans cesse à rendre la condition de ses sujets la plus heureuse possible. La royauté est,
20 comme je l'ai dit, une forme de gouvernement très digne d'éloges, mais qui malheureusement se trouve toujours sur une pente fort rapide et singulièrement dangereuse. Dès que l'autorité royale s'est changée en une domination injuste, il n'y a plus de roi, mais un tyran, c'est-à-dire le monstre le plus horrible, le plus hideux, le plus en abomination aux Dieux et aux hommes, que l'on puisse concevoir ; il porte les traits d'un homme, mais il a le cœur plus cruel que le tigre. Comment reconnaître pour un homme celui qui ne veut entrer ni dans la
25 communauté de droits qui fait les sociétés, ni dans la communauté de sentiments qui unit le genre humain ? Mais nous trouverons une occasion plus convenable pour parler de la tyrannie lorsque nous aurons à nous élever contre les citoyens qui, au sein d'un État rendu à la liberté, osèrent aspirer à la domination.

1 Lucius Tarquinius Superbus, Tarquin le Superbe, dernier roi de Rome de -534 à -509, mort en -495.

2 Servius Tullius, le prédécesseur de Tarquin sur le trône.